Lacan Quotidien



 N° 779 – Dimanche 10 juin 2018 – 11 h 58 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Des stratégies

EN AVANT

Étranger dans mon pays, étranger à moi-même, par Avi Rybnicki Le complot du complot est encore un complot, par Luc Garcia La psychiatrie en souffrance, une mobilisation progressive, par Lydie Lemercier-Gemptel

LACAN COTIDIANO N° 41

Carlos Márquez, Clara María Holguin



Étranger dans mon pays, étranger à moi-même

par Avi Rybnicki

Jacques-Alain Miller énonce que « L'extime, c'est ce qui est le plus intérieur, tout en étant extérieur. L'extime n'est pas le contraire de l'intime, car l'extime c'est bien l'intime. C'est même le plus intime. Ce que dit ce mot, c'est que le plus intime est à l'extérieur. Il est du type, du modèle corps étranger [...] Il y a une difficulté à situer, à structurer, et je dirai même à accepter l'extimité » (1).

Cette difficulté, je peux en témoigner, je la connais dans ma chair et ce, depuis le plus jeune âge. Je suis né et ai grandi en Allemagne, dans une petite ville de Bavière pour être précis. Mes parents étaient des rescapés de la Shoah, originaires de Pologne, qui avaient survécu à Auschwitz. Dès le départ, j'ai été exposé à quatre langues. En dehors de la maison, on parlait bavarois, un dialecte très différent de l'allemand officiel par ses expressions, mais aussi par sa musicalité et son phrasé. Mes parents essayèrent de me parler une sorte d'allemand officiel qui, dans le cas de mon père, avait gardé la mélodie du yiddish. Entre eux ils parlaient yiddish et, lorsqu'ils ne voulaient pas que je les comprenne, passaient au polonais. J'ai ainsi compris dès le plus jeune âge que ce qu'il y a de plus intime est compris dans ce qu'il y a de plus étranger, dans une langue que je ne comprenais pas.

Comment se positionner ? À cet âge-là, la répulsion et la peur l'emportèrent sur la curiosité et je rejetai le polonais avec tous les signifiants liés au mot *Pologne*, qui me semblait indiquer un monde obscur et cruel, sans vraiment que *je sache* de quoi il s'agissait.

Quelle est donc ma langue maternelle? L'allemand, le bavarois, le yiddish?

Que s'est-il inscrit dans mon corps ? Qu'est-ce qui a été rejeté lors de ce choix, qui s'est inscrit dans un autre corps et revient comme menace ?

Comme le souligne J.-A. Miller, il est difficile d'accepter l'extime, nous voudrions l'effacer, mais le rejet de l'étranger revient à rejeter ce que nous avons de plus intime.

J'étais le seul juif dans un lycée de mille six cents élèves. D'un côté, j'en faisais partie intégrante, comme tout le monde. Mais de l'autre, j'étais cependant un signifiant de l'étranger. Un professeur de mathématiques, laissant échapper une formule antisémite qui ne m'était en réalité pas adressée — juste une « expression langagière » —, fut horrifié quand il saisit que celle-ci touchait personnellement un élève avec un nom propre. Des années plus tard, il me demanda, murmurant, très embarrassé, si je pourrais l'aider à se rendre à un office de la synagogue — comme s'il partageait avec moi un profond secret. Quel savoir avait-il laissé dans cet étranger? Un savoir qui, sans aucun doute, touche chez lui au plus intime.

À l'âge de vingt ans, je fis mon alya, pour des raisons diverses dont certaines m'étaient alors inconnues et qu'il n'y a pas lieu de mentionner ici. Je n'en évoquerai brièvement qu'un aspect. Déjà à l'université en Allemagne, je militais au sein d'un groupe politique à l'idéologie de gauche assez radicale. Je ne pouvais néanmoins pas m'y identifier jusqu'au bout, à cause de la position de mes camarades à l'égard d'Israël. Je faisais partie, mais n'appartenais pas. La première démarche que je fis une fois arrivé en Israël fut d'adhérer à un parti politique dans l'espoir d'enfin appartenir complètement. Très vite, je constatai que le signifiant étranger était bien plus profond dans mon corps et dans mon esprit, et qu'aucune identification ou appartenance ne résoudrait son action en moi.

À un stade de ma vie, il y a de nombreuses années de cela, j'ai tranché en faveur de la psychanalyse, et non de la politique, pour en faire mon occupation quotidienne. En réalité, il ne s'agit pas pour moi d'une occupation, mais d'une manière de vivre qui me permet de faire avec mon symptôme, avec l'étranger, de ne pas trop en souffrir, parfois même d'en tirer quelque chose. En tranchant, je n'ai pas tourné le dos à la politique, bien au contraire. Se préoccuper de psychanalyse, c'est se préoccuper de l'étranger. C'est être le représentant du rejeté qui est en chacun de nous et qui n'est pas sans rapport avec le rejeté dans la société.

Dans une lettre à l'organisation B'nai B'rith, Freud écrit : « Très vite je compris que c'était seulement à mon origine juive que je devais les deux qualités qui m'étaient devenues indispensables dans ma difficile existence. Parce que j'étais juif, je me suis trouvé libéré de bien des préjugés qui limitent chez les autres l'emploi de leur intelligence ; en tant que juif, j'étais prêt à passer dans l'opposition et à renoncer à m'entendre avec la compacte majorité [notion que l'on doit à Ibsen dans *Un ennemi du peuple*] » (2).

On peut se demander qui sont les juifs dans notre société.

J.-A. Miller remarque qu' « être un immigré, c'est le statut même du sujet dans la psychanalyse. Le sujet comme tel est un immigré – le sujet tel que nous le définissons de sa place dans l'Autre. Nous ne définissons pas sa place dans le Même. Il n'y a pas d'autre chezsoi que chez l'Autre. Pour le sujet, ce pays étranger est son pays natal » (3).

Si nous voulons connaître la vérité et le réel dans notre société et en nous-mêmes, où ça jouit, nous devrions écouter ceux que nous avons positionnés comme étrangers, comme autres.

^{1 :} Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Extimité », leçon du 13 novembre 1985, inédit, trad. anglaise sous le titre « Extimate Enemies », *The Lacanian Review* n°3 "Segregations", NLS, Paris, Spring 2017, p. 30.

^{2:} Freud S., « Brief an B'nai B'rith », in Max Schur, Sigmund Freud, Suhrkamp, 1973.

^{3 :} Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Extimité », leçon du 27 novembre 1985, inédit, trad. anglaise sous le titre « Extimate Enemies », op. cit., p. 31.



Le complot du complot est encore un complot

par Luc Garcia

Après la séquence de l'espion à la retraite empoisonné à Londres sur fond de réélection de Vladimir Poutine, voici celle du journaliste russe faussement assassiné à Kiev pour déjouer l'assassinat supposé que les espions russes avaient prévu, paraît-il, de commettre. Des espions ? C'est vite dit. Plus exactement, quelques reliquats des milices privées qui agissent à l'Est de l'Ukraine, prêtes pour supprimer Arkadi Babtchenko.

Les services ukrainiens avaient mené cette mise en scène de main de maître, dirent-ils le lendemain, afin de couper l'herbe sous les pieds des criminels en puissance. Vingt-quatre heures durant, du 29 au 30 mai, ils en furent assez fiers. Les ambulances, les balles, les revolvers, le sang parterre, la mine compassée du premier ministre la bouche tordue par l'émotion, tout y était. Un article du *Monde* parut la nuit même ; en France, on constatait une fois encore qu'un opposant finissait mal et on s'en désolait, impuissants.

Ainsi, rien ne ressemble plus à un meurtre de services secrets qu'un faux meurtre de services secrets. Tout est secret, rien ne l'est. Tant d'énergie et de larmes gaspillées pour savoir ce que l'on sait déjà ?

Des raisons morales ont été avancées pour critiquer l'action. Le chagrin, le soulagement, l'ivresse du retour, puis le réveil : à quoi avions-nous assisté ? Il y a une pointe sordide dans cette opération. Mais pas seulement : en quoi le fait de tuer quelqu'un vingt-quatre heures le protège-t-il pour la suite de sa vie, s'il était jusqu'alors menacé ? Les

autorités impliquées ont plaidé qu'il s'agissait de piéger les supposés assassins par la provocation ainsi créée – argument du type « c'est plus efficace de doubler par la droite ». Mis à part les paramètres sensibles et affectifs de l'affaire qui entament le ressuscité pour toujours, à l'ironie du régime poutinien a répondu une tentative burlesque ukrainienne.

Le 30 mai, on pouvait lire sur les visages des dignitaires l'assurance un peu lourde d'avoir réussi un bon coup. Alors qu'elle était préparée pour distiller allègrement deux bonnes nouvelles pour le prix d'une, le retour d'Arkadi et la capture de ses futurs assassins, la conférence de presse s'est pourtant vite transformée en séquence pesante. Certes, il est parfois difficile de critiquer ce que l'énergie du désespoir peut faire commettre comme absurdité ou mauvais pas. Cependant, la poêle en fonte remplie de cette recette complexe pour créer la surprise sur la mort d'un homme est lourdement retombée sur la figure du gouvernement ukrainien. Les autorités russes ont cueilli le couvercle de la poêle avec simplicité et délectation pour montrer la recette et tous ses ressorts avoués : si l'on peut si facilement et si largement faire croire à ce que lesdits ennemis de la démocratie sont en mesure de perpétrer, c'est que vous croyez ce qu'il ne faut pas croire.

Avouer un complot dans la posture du grand seigneur, qui s'offre cette cerise en surplus de le considérer réussi au point de le désamorcer, dans sa superbe, ne fait pas tant croire à la magie du signifiant, mais plus exactement à sa bêtise. C'est une manière de généraliser le complot — d'autant plus cruelle qu'on voulait l'annuler. Complot et contre complot se valent. À l'assassinat qui n'a pas eu lieu s'est substitué un complot réussi. Avouer un complot, le livrer à ceux que l'on accuse de comploter, leur permet de ne plus avoir même besoin de se disculper. Le comploteur premier qui voulait tuer a les mains libres. Une fois que son adversaire a fait tomber les cartes, elles dégringolent jusqu'au sarcasme — derrière lequel il peut continuer de se cacher, conforté par le rouleau compresseur des médias russes, qui n'ont pas économisé leur énergie pour moquer le stratagème.

Russie, 1. Ukraine, 0.

Le complot avoué se justifie par le premier : qu'il n'ait pas eu lieu est encore un meilleur fondement. Tout fait s'explique, l'absence de fait aussi. Un mouvement circulaire s'est mis à fonctionner de lui-même, qui n'est probablement pas au bénéfice du journaliste présumé sauvé. Jacques-Alain Miller fait ainsi remarquer, à propos du complot, que « la trame du récit se resserre. Il est fermé sur lui-même, comme un poème » (1). Et il ajoute que le complotiste « vous démontre à sa façon que le réel est rationnel ».

Désormais, la tentative des autorités ukrainiennes de démontrer que l'ordre signifiant s'est trouvé changé, une fois l'acte du faux assassinat mis en scène, paraît bien pathétique. On donne des listes, on arrête du monde, et la surenchère pour complotiser le complot afin de déminer le complot vire à la farce. C'est le raté de l'affaire. Puissions-nous proposer, sans réduire l'action des Ukrainiens à un complot fomenté par des âmes candides ou orgueuilleuses, qu'ils se trompaient juste de moyen à employer. Quelque chose s'est fait jour dans l'acte du faux l'assassinat à l'insu de ses instigateurs. Ces spécialistes des missions secrètes se sont trouvés surpris par ce qui, dans cette affaire, allait se révéler.

« Tout être parlant est issu d'un complot », précise J.-A. Miller (2). Ce complot initial propre à chacun, en ceci qu'il est parlé avant de naître, l'inscrit de ce fait dans le complot du langage. Pour le journaliste, la mise en scène est venue livrer une suite à cette naissance. Il dira que l'expérience la plus amusante pour lui fut d'écouter les éloges funèbres prononcés à son endroit. Sans doute y vérifiait-il le complot de sa naissance. Qu'il vienne s'exprimer devant les micros tendus par des journalistes étourdis de le voir vivant, présente le caractère sidérant du constat, sa violence que l'on voile aussi bien.

Un immense soupir s'est échappé de la bouche des chancelleries... Cela ne signait-il pas seulement qu'avait été touché quelque chose de plus horrible pour chacun que les entourloupes du Kremlin ?

Un récit de complot nous satisfait à la condition qu'il vienne substituer à l'effraction de la naissance et de la disparition, un début et une fin qui rassasient. Nous pourrions proposer que le complot agît ainsi comme un voile du réel de cet être parlé qui s'évanouit à nous-mêmes. L'Ukraine, en voulant la jouer maline, a levé ce voile sur ce réel-là, et conséquemment s'est perdue. En revenant sur la scène par la porte de l'aveu, les Ukrainiens en auraient-ils eux-mêmes livré la formule ? Formule implacable : un opposant n'existe que par la mort que ses soutiens lui donnent.

1 : Miller J.-A., « Dés qu'on parle, on complote », *Le Point*, 15 décembre 2011, à retrouver <u>ici</u> 2 : *Ibid*.



La psychiatrie en souffrance, une mobilisation progressive

par Lydie Lemercier-Gemptel

Pour les dominants, le plus souvent, la politique est une question esthétique : une manière de se penser, une manière de voir le monde, de construire sa personne. Pour nous, c'est vivre ou mourir. Edouard Louis (1)



Lundi 4 juin 18 h, soit quatorze jours après le début de la grève de la faim entamée par sept salariés du Centre Hospitalier du Rouvray, devant l'hôtel de ville de Rouen, un millier de personnes s'est réuni dans l'urgence de l'action et celle d'avoir des nouvelles des grévistes de la faim. Au micro, Frank Prouhet, médecin généraliste, évoque leur état de santé : deux, Jean-Yves et Marc-Aurélien, ont dû ce jour être hospitalisés ; une troisième, Anne, pour des raisons familiales, souhaite arrêter ; un autre soignant débute une grève de la faim aux risques de séquelles irréversibles... Leur courage est salué. Quelqu'un lance : « Vous vous êtes battus comme des lions et surtout le combat n'est pas fini ! » Si les applaudissements retentissent – inavouable respect devant l'impensable –, ils sont réservés, bien vite évanouis, étouffés dans une attente figée.

Faut-il, en effet, honorer cette prise de risque, cette mise en abîme sacrificielle ? Faut-il aujourd'hui mettre sa vie en danger pour espérer être entendu ? Faut-il aujourd'hui mettre en jeu, face à la logique gestionnaire, sa propre perte pour interroger les pouvoirs publics sur les conditions de travail d'un personnel déshumanisé, interchangeable, déplaçable, soumis au surmenage, à l'épuisement ? Faut-il paradoxalement mettre en œuvre la pulsion de mort pour espérer le retour du vivant dans nos institutions ? Est-ce à ce prix que la parole d'un sujet, quand elle n'est plus que souffle, a quelque chance d'être écoutée ?

La loi de modernisation de notre système de santé met en œuvre, selon le Rapport Laforcade (2), un secteur psychiatrique « rénové ». Elle s'efforce surtout d'intégrer les différentes circulaires et très nombreux rapports publiés ces vingt dernière années (3), de plus en plus désincarnés, criblés de néologismes, de sigles nouveaux, autant de sigles pour épingler des services, des équipes, des territoires découpés. Dans cet ensemble composite, la fonction de soins psychiatriques se dilue, renvoyée progressivement, d'un côté, vers la médecine générale, selon un modèle organiciste, de l'autre, vers le social, selon un modèle éducatif. Face à l'éclatement des structures, à la multiplication des lieux, des fonctions, des partenaires, plusieurs moyens ont été introduits pour palier audit « manque de collaboration entre les uns et les autres » : les pôles d'activité ou pôles de soins (secteurs pouvant atteindre 250 000 personnes) créés en 2005, le Projet Territorial de Santé (PTSM), l'Agence Régionale de Santé (ARS) et encore les Groupements Hospitaliers de Territoires (GHT), créés en 2016 par la loi de Marisol Touraine, dans lesquels doivent s'intégrer la plupart des Etablissements publics de santé mentale (ETSM), souvent dominés par les Etablissements médecine-chirurgie-obstétrique (MCO). Les missions s'élargissent principalement à la gestion, le soin s'éclipse au profit du « parcours », la coordination se réduit souvent à l'évaluation sur des schémas préétablis et au contrôle. Les ARS cherchent « à ce que toutes les coordinations (...) soient activées » (4), mais visent aussi à garantir une « équité » face à ce qui leur apparait comme des « logiques concurrentielles entre les acteurs » (5). Leur souci sanitaire s'appuie sur un référentiel de bonnes pratiques et d'outils méthodologiques qui permet surtout de gouverner par décrets (6). Ces bonnes pratiques se réfèrent à la rhétorique de la preuve, des statistiques, du chiffrage. Les corrélations, les régularités extraites des données statistiques sont indiquées comme autant de pistes à suivre, sans orientation d'ensemble et sans prendre en considération la spécificité de la pratique avec certains patients. Ainsi, souligne Eric Laurent, on assiste au remplacement d'une clinique par une autre : « L'une encore reliée aux praticiens et à la conversation entre pairs, par l'autre, une clinique universalisée qui refuse la subversion par le cas particulier, par l'incomparable » (7).

Que demandent les salariés de l'hôpital du Rouvray? Cette grève a débuté le 22 mars pour dénoncer la dégradation des conditions d'accueil et de prise en charge des patients, et réclamer la création de 52 postes supplémentaires (8). Afin de faire valoir leurs revendications, les salariés ont chiffré la file active actuelle, souligné le taux de suroccupation, réclamé la suppression des lits supplémentaires, quantifié leurs besoins en termes d'effectif, listé leurs priorités de fonctionnement notamment le maintien des structures extra-hospitalières de proximité, leur fermeture entraînant un recours plus important des patients à l'hospitalisation, appelé la création de nouvelles unités relatives aux adolescents qui, faute de place, sont admis chez les adultes dans des conditions d'accueil inadaptées, voire maltraitantes... Face aux instances décisionnelles, les soignants se sont efforcés d'adopter les signifiants de l'Autre pour engager une possible concertation en termes de qualité d'analyse des besoins. Ainsi, à leur expérience, à leur savoir-faire, à leur clinique du quotidien, se sont substitués les signifiants de notre modernité. Cette réduction des actes à des quantifications, des objectifs à des chiffres, a amputé leur propos et leur pratique : là opérait déjà une violence.

Face à ces chiffres, l'ARS, interpellée par le collectif, aurait fait savoir que les effectifs affectés au Centre Hospitalier du Rouvray, dans un souci « d'équité », étaient « suffisants » au regard des autres établissements, laissant ainsi sans recours les salariés tandis que la délégation qui s'est rendue le 25 mai auprès de la direction de l'établissement n'a pas été reçue (9). Après avoir commencé une grève illimitée pendant deux mois, sans ouverture possible au dialogue pour des négociations, sept salariés ont ainsi décidé de se mettre en grève de la faim pour alerter, faire entendre ces mots-maux qui ne trouvent plus d'adresse au sein des murs de l'asile et auprès des tutelles. « Cette grève de la faim pour empêcher la fin de l'outil de soin lui-même est une forme extrême de lutte où la conflictualisation



désormais impossible dans le champ social ne trouve que le lieu du corps pour s'exprimer. » (10) Ce combat des soignants du Rouvray nous montre, remarque Marie-Hélène Doguet, « une révolte contre la logique du chiffre qui ne veut rien savoir du réel de la folie » (11).

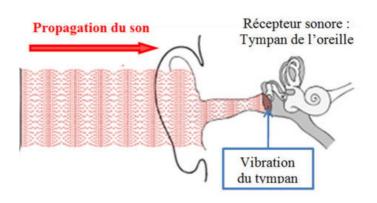
Faire du bruit

Les banderoles se déroulent, les pancartes se soulèvent, les blouses blanches ouvrent le cortège, les soignants du Rouvray sont venus nombreux. A l'arrière, les soignants du Centre Hospitalier Pierre Janet du Havre, ceux du Centre Hospitalier de Navarre d'Evreux, ceux de l'hôpital de jour de la MGEN, mais aussi des enseignants, des psychologues, des étudiants, des cheminots, des représentants d'associations (La Main à l'Oreille notamment), des politiques (dont Yvon Robert).

Le cortège avance lentement, une marche calme ponctuée de haltes où des soignants s'allongent sur la chaussée, reflets des corps exténués de leurs collègues dont ils sont les soutiens et représentants. Plus loin, des coups de canon, celui des cheminots, déchirent l'air, salves brutales qui réveillent, font sursauter puis provoquent des applaudissements mêlés de peur et de soulagement. Les soignants se relèvent et portent leur voix pour interpeller les passants, les chauffeurs, les badauds, les invitant non plus à « les regarder », mais à « les rejoindre » pour que très vite, d'autres voix se mêlent aux leurs pour dénoncer une psychiatrie déshumanisante où le projet de rentabilité dans cet hôpital-entreprise s'oppose au projet de soin. Un appel à mieux prendre en compte le quotidien des patients et, avec eux, celui des soignants! Leurs slogans, leurs messages alertent bien plus largement : en France, l'hôpital public est à l'agonie, d'autres services, d'autres centres sont menacés à court terme. « La question est évidemment politique! » : est en cause « tout un système de société, capable de délaisser ses malades les plus souffrants, et plus généralement ses citoyens » (12). Saluons ici le courage, la détermination de ces personnes sans laquelle « le démantèlement de l'hôpital public finirait son œuvre dans l'indifférence générale ».

« Faites du bruit! », martelaient les grévistes de la faim à tous ceux qui venaient les soutenir dans l'enceinte du Rouvray. Criante est leur « faim de considération » (13). Quand les mots, faute d'être écoutés, s'évanouissent, font retour, coquilles vides nouées à une angoisse progressive, quand l'appel ne trouve plus d'adresse, le corps entre en scène, s'agite, se meurtrit. Le « bruit » du symptôme fiché dans la chair devient trace, message à décrypter. Oui, faire du bruit dans l'espoir d'une rencontre qui puisse entendre, qui puisse relayer la parole étouffée, bâillonnée, qu'elle ricoche ici et ailleurs, toujours et encore, pour que s'ouvre enfin un espace où les mots adressés puissent à nouveau se dérouler, espace du vivant. C'est à cette condition, que le bruit de la rue, le bruit du corps pourra s'atténuer.

Le 6 juin, sur France-inter, Christine Gardel, directrice de l'ARS de Normandie, dit souhaiter « trouver une sortie » à cette situation de crise qui ne saurait, selon elle, être réduite à une « bataille des chiffres ». Le 7 juin, des membres de l'ARS se déplacent au Centre Hospitalier du Rouvray pour ouvrir les négociations. Pendant plusieurs heures, les soignants ont été invités à parler de leur



quotidien, à préciser leurs fonctions, à décrire ce qu'est, pour eux, le soin en psychiatrie. Selon une infirmière, les responsables semblaient véritablement découvrir la dimension de leur travail, ces gestes, ces savoir-faire qui échappent à la mesure, à l'expertise. Ce 8 juin, Christine Gardel a été accueillie par un personnel nombreux. Cette ouverture inédite et attendue à la possibilité pour les soignants de témoigner de leur pratique, dans le lieu où elle s'exerce, auprès de décideurs réceptifs à la découverte de dimensions opérantes multiples, esquisserait-elle un renversement ?

Les négociations se poursuivent...

Note de la rédaction : L'auteur indique ce 8 juin : "Une collègue du Rouvray m'informe que les négociations ont pu aboutir ce soir sans qu'elle en sache pour l'instant davantage. Les grévistes ont décidé à nouveau de manger."

- 1 : Edouard Louis, Qui a tué mon père, Seuil, 2018.
- 2 : Rapport Laforcade : rapport relatif à la Santé Mentale, octobre 2016, du nom de Michel Laforcade, directeur général de l'ARS, Nouvelle Aquitaine.
- 3 : 15 rapports ont été réalisés entre 2000 et 2009.
- 4 : Rapport Laforcade, p 105.
- 5 : *Ibid.*, p 106.
- 6 : Eric Laurent, « Le grand remplacement clinique », Lacan Quotidien nº 622, 27 janvier 2016.
- 7 : *Ibid*.
- 8 : Cf. entre autres, interview de Jean-Yves Herment, secrétaire CFDT du CHST (Centre d'hygiène et Santé au travail), par Aurore Cahon, site de La Main à l'oreille, 3 juin 2018, https://lamainaloreille.wordpresse.com/
- 9: Fethi Brétel, psychiatre, praticien hospitalier, « Grève de la faim du personnel du CH du Rouvray à Rouen, les autorités restent sourdes », *Mediapart*, 28 mai 2018.
- 10 : Cf. rencontres de la C.R.I.E.E. (Collectif de Recherche sur l'institutionnel et l'éthique) à Reims, http://lacriee51.blogspot.com/
- 11 : Marie-Hélène Doguet, psychiatre, psychanalyste, membre de L'ECF et de l'ACF-Normandie, le 5 juin 2018.
- 12 : F. Brétel, « Grève de la faim... », op. cit.
- 13 : Banderole installée dans l'enceinte du Rouvray

Lacan Cotidiano



El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 41

SUMARIO

El sacerdote ascético, el político populista, el psicoanalista — *Carlos Márquez*Solo participan de la historia los deportados — *Clara María Holguin*

El sacerdote ascético, el político populista y el psicoanalista

Carlos Márquez (Bogotá)

Aparece en los medios la noticia del suicidio de la madre de Daniel Quéliz, uno de los primeros ajusticiados en medio de las protestas que estaban en plena efervescencia hace un año en Venezuela. Según su esposo, la Sra. Glenys nunca se recuperó. Estaba medicada, con lo que eso significa en este momento donde no hay antidepresivos o son demasiado caros. Aparte del duelo por el hijo, los padres estuvieron por más de un año en un embrollo judicial en el cual los dos policías señalados por el asesinato están presos, pero salen cuando quieren de la cárcel y van a su casa. La impunidad, dice el Sr. Quéliz, fue lo más difícil de soportar para ella.

Luego de esta noticia aparecen informaciones de las ONG que funcionan como observatorios sobre violencia en Venezuela. Los suicidios aumentaron. Un anciano con cáncer de próstata que no consigue sus medicamentos y quiere parar su sufrimiento y el de su familia, alguien a quien todos los familiares se le han ido del país, una doctora que no soportó ver cómo pasaban por sus manos día tras día los enfermos y heridos sin que hubiera nada con qué atenderlos en un hospital arrasado, un conocido periodista quien sacudió los medios hace algunas semanas. Ya se cuentan por cientos los que deciden quitarse la vida.

Si hubo un momento en el que todos conocíamos a alguien que había sido robado con pistola, y después todos conocimos a alguien cuyo familiar había sido asesinado por el hampa

común, ahora es el suicidio el que comienza a colarse entre los *chats* y las noticias de sucesos, en las conversaciones entre amigos y familiares.

Leí esta semana que un científico se fue por mera curiosidad a una convención de "tierraplanistas". Este montón de idiotas que se reúnen a conversar acerca de cómo el hecho de que la tierra es un esferoide es el producto de una complicada trama foucaultiano-*conspiranoica* de poder y saber, para mantener a la gente ignorando que la tierra es plana y que Australia no existe. Ese científico fue a ver qué es lo que está pasando, cómo es que se reúnen por cientos, cómo es que pueden decir todo lo que dicen una y otra vez y además proclamar que sus dichos son el resultado del método científico.

La respuesta que da el científico es "el populismo". No me lo esperaba. Cómo es que "el populismo" aparece socavando la vida y la organización de los discursos más simples, desmintiendo el sentido común de que si aumentas los sueldos durante una espiral inflacionaria sólo vas a producir más inflación, que policías prisioneros que esperan una audiencia preliminar por asesinato y violación de derechos humanos no pueden salir a su gusto para ir a su casa, que si no hay alimentos o medicinas eso es una crisis humanitaria, o que la tierra es redonda y que Australia existe.

El muro del lenguaje, como lo llamó Lacan en *Función y campo de la palabra*, no hace sino crecer. La palabra vacía no es vacía porque no contenga nada. Está preñada de pulsión de muerte.

Supongamos que existe una figura llamada "el político populista". Sigamos los pasos de Nietzsche cuando en *La genealogía de la moral* se ocupa de ese fantasma que lo persiguió toda su vida, siendo hijo de un pastor, que él llamó "el sacerdote ascético". El sacerdote ascético aparece en todas las culturas y Nietzsche se pregunta por qué. Según él, el sacerdote ascético existe porque los pobres, los enfermos y desarrapados de la tierra se preguntan en un momento "¿por qué soy así?", y para que no molesten el desarrollo de "la especie" surge esta figura que les da una explicación a su misterio. "Es tu culpa", les responde. Esa es toda su eficacia. Culpabiliza al que salió perdiendo, para que no contamine el funcionamiento general, para que "los nobles" sigan con lo que sea que están haciendo y que creen que está bien. Una vez que el pobre y el enfermo reciben y asimilan su culpa, el sacerdote ascético les da los medios para hacer algo consigo mismos: los pone a rezar, a mortificarse a sí mismos, les prescribe ritos que les evitan pensar en su condición; les promete que si se portan bien y no vuelven a hacerlo —¿pero qué fue lo que hicieron?— mañana tendrán un premio. La vida que es poco atractiva para ellos se hace un tránsito necesario, una "prueba". Les da una "verdad" qué descubrir y con la cual entretenerse.

El político populista toma el relevo, pero como nada cambió, como sigue habiendo perdedores de la historia, pobres, enfermos y desarrapados, entonces surge la pregunta de nuevo "¿por qué soy así?". Lo nuevo desde hace más o menos dos siglos es que este personaje les responde "la culpa es de ellos". Contra "ellos" los organiza, les da un oficio, los levanta en armas, les dice que el mañana es posible en esta vida, sólo hay que "cambiar" las cosas. Denuncia la "verdad" que con tanto esfuerzo había construido durante milenios el sacerdote ascético y les propone que en vez de esta verdad, hay que venerar la propia fuerza del colectivo que constituyen.

El político populista se monta sobre esta ola de resentimiento y destruye algunas cosas que habían sido tenidas por sagradas. Pero sigue la miseria, entonces hay que seguir destruyendo.

Finalmente, en un momento cumbre, las promesas se revelan como ilusiones y entonces el rebaño observa cómo el nuevo salvador está gordo y opulento y la vida de los demás es, en el mejor de los casos, igual, aunque muchas veces peor. Entonces es interpelado en el juicio popular y le preguntan "Pero, ¿cómo es que seguimos igual o peor?". Y adviene el momento cumbre del político populista, ahí donde se ve que en el fondo no es más que un *entertainer:* "Es que ustedes no interpretaron bien lo que yo quería decir, no siguieron bien mis planes, ustedes con su torpeza arruinaron el maravilloso proyecto que teníamos". Al tener todo el poder y un culpable a la vista, la carnicería con la cual habían gozado haciendo pagar las culpas a "ellos", se vuelve contra "nosotros". La culpa vuelve donde la había llevado el sacerdote ascético, pero no hay ya una verdad qué descubrir. Todo se ha revelado. Luego hay una época de respiro en la que se agradece estar vivos. Una época de disimulo y sospecha generalizada, de terror y de no levantar la voz.

Hoy el sacerdote ascético sigue cumpliendo su papel de una manera discreta. No está tan lleno de gloria, y la Iglesia Católica eligió como Sumo Pastor a un hombre que, según el humor con el cual se levante, se comportará como un simpático y regañón sacerdote ascético o como un encantador y hábil político populista.

Esta doble condición del Papa nos dice que en nuestra época nació el político populista para compartir el trabajo con el sacerdote ascético o para desplazarlo, pero que en todo caso llegó para quedarse.

También en nuestra época emergió el psicoanalista. No culpabiliza al doliente como el sacerdote ascético, pero tampoco le extrae la culpa para construir un otro malvado, como hace el político populista. Uno de los gestos fundantes de esta nueva figura es tomar a esta joven mujer, sin poder, intercambiada por su propio padre en un inclemente mundo de hombres, fascinada por la otra mujer y responderle "¿cuál es tu responsabilidad en el desorden del mundo del cual te quejas?".

Si ella tiene una responsabilidad no puede hacer rebaño con ella, no puede identificarse más como víctima entre las víctimas, no puede eludir que implica una ganancia. Si hay un mañana para ella pasa por destruir algo, por subvertir las condiciones que contribuyó a construir y por crear nuevas condiciones para su satisfacción. Pero no puede esconderse detrás de un grupo para vengarse de su padre o del enamorado que la acosó en la casa del lago. Ni siquiera tendrá la coartada de identificarse con la otra "víctima" de esta opereta, esa señora blanquísima a quien en secreto ama. "Donde ello era, debo advenir" es la máxima que resume el empoderamiento que el psicoanalista le ofrece.

La respuesta que mis colegas sostienen en Venezuela, pero que los trabajadores de esta causa sostenemos ahí donde nos encontramos, es la respuesta específica frente a lo insoportable que se está volviendo el campo de la cultura en tanto que adviene un campo de palabra vacía.

En los márgenes del rebaño que se arremolina alrededor del sacerdote ascético o del político populista, acecha el psicoanalista para darle la opción a la oveja extraviada de que siga el camino de su propio extravío. Así no habrá necesidad para ella de "nobles" a quienes defender a costa de hacerse daño, como si ellos supieran cuál es el orden natural del mundo, ni tampoco de salvadores que le den permiso para asesinar al culpable de que todo ande jodidamente bien. Es su nobleza incomparable lo que encontrará en el lugar mismo donde antes emergía la pregunta lastimera "¿por qué soy así?".

Hay una nueva figura que está en ciernes. Una especie de político realista, pero apegado a las ficciones fundamentales que nos legó la modernidad. El sacerdote ascético no lo toma en cuenta, su trabajo milenario no ha cambiado y no va a cambiar pronto, además no quiere otra guerra contra la ilustración. El político populista le odia y le teme hasta burlarse de él, cuando tiene la menor oportunidad lo saca del juego, no puede creer que en el momento de su triunfo aparezca algo a hacerle sombra. Un psicoanalista lo mira con cierta desconfianza, se parece demasiado a Alcibíades, pero podría pactar con él para preservar la causa psicoanalítica. En las próximas elecciones venezolanas los gérmenes de esta nueva figura están encarcelados, inhabilitados y sus partidos ilegalizados.

Solo participan de la historia los deportados

Clara María Holguin (Bogotá)

La frontera colombo-venezolana ha sido y sigue siendo testigo de migraciones. Si hace no más de treina años, fueron los colombianos, violentados por la guerra y el anhelo de un futuro económico, quienes buscaron refugio en el lado venezolano de la frontera; hoy, miles de compatriotas colombianos y del vecino país, afectados por el régimen totalitario, buscan ser acogidos de este lado. Ella nombra el síntoma de nuestro malestar, para poner en juego el exilio que habitamos como *parlêtres* y mostrar, como dice Lacan que "la historia no es nada más que una fuga, de la cual no se cuentan más que los éxodos" (1). Éxodo de goce que es deportado y al cual nos enfrentamos porque mientras ese goce particular esté del otro lado, tamizado por la frontera, no es amenaza; una vez que ella se cruza, el riesgo es que eso Otro-extranjero- se aproxime mucho.

Es verdad que aún no llegamos a enfrentarnos a un desplazamiento de inmigrantes tan masivo como el que vive hoy Europa; sin embargo, no estamos lejos de ello. Al paso que vamos, muy pronto se superará el millón de venezolanos en nuestro suelo. Los números dejan suficientemente clara la magnitud de un desafío sin precedentes en la historia colombiana y no podemos llamarnos a engaños: todo indica que seguirá creciendo. Urge entonces interrogar, de modo ético, la manera cómo recibimos a todos aquellos que huyendo del horror, cruzan la frontera para volverse extranjeros. ¿Cómo acogerlos? ¿Cómo recibir lo extranjero sin horrorizarse? ¿Cómo alojar "eso" excluido y desplazado que pretende convertirse en parte de nuestras vidas, presentificando la aporía sobre la que nos constituimos como parlêtres, allí donde lo propio, eso que llamamos identidad, sea individual y/o del Estado o nación, es al mismo tiempo, lo ajeno o exiliado propiamente dicho? La migración y el exilio nos colocan frente a ese cuerpo extraño que es nuestro goce, del que no queremos saber nada.

Es mi interés, en esta nota, pensar la perspectiva de la migración del lado de quien recibe a lo extranjero, para mostrar el riesgo de que esta "acogida" sea pensada en términos de ley y en el marco de lo políticamente correcto, pero también evocar la alternativa que nos ofrece el psicoanálisis como orientación.

Es sabido que toda ley implica el "para todos". El universal apunta al Uno identitario, el

todos iguales, que no es otra cosa que hacer que lo extranjero comparta nuestra identidad, se vuelva idéntico a "nosotros mismos", rechazando la diferencia. Si a ello agregamos la tendencia contemporánea de hacer de la ficción universal un real, al modo del "no hay ninguno que no", donde nadie escapa a la ley, nos enfrentamos a lo absoluto que exige que se entregue la extranjeridad, hasta llegar incluso a desconocer el marco legal de los derechos mínimos de acogida del otro.

Otra perspectiva es la que nos ofrece la orientación analítica, desde donde es posible pensar una acción por fuera de la ley universal, para orientarse por la brújula de lo real. Al contrario de rechazar y no querer saber de lo extranjero porque nos enfrenta a ese goce que nos constituye y divide, se trata de estar advertido de ello, para acoger la diferencia, consintiendo a la imposibilidad de pretender la identidad. No se trata solo de tolerar que, como señala Miller, es nuestro modo actual de silenciar y hacer dormir, sino de posibilitar un tratamiento de eso que migra desde lo singular. Ir contra el todo e introducir el "no-todo", que no es el "al menos uno de la excepción".

Más que hacer que una frontera sea un límite, se deberá apuntar a que ella se torne un borde donde el síntoma pueda aparecer. Si bien lo extranjero es siempre del orden de lo real, inexplicable y fuera de sentido, es posible nombrarlo para darle un uso, que no lo haga intrusivo. Abogo pues por una política que desde la ética permita la "hospitalidad", es decir, hacer del extranjero un "huésped" que viene a participar de nuestra modo de vida y no de nuestra identidad, para desde allí, hacer con ellos la historia.

Bienvenidos amigos y colegas venezolanos, "solo participan de la historia los deportados" (2).

Referencias bibliográficas

1: Lacan, J., "Joyce el síntoma" (1975), Otros Escritos, Buenos Aires, Paidós, 2012, p. 595.

2: *Idem*.

Lacan Cotidiano

Redactor jefe: Miquel Bassols Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur 1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (<u>vves.vanderveken@skynet.be</u>).

Éditorialistes: Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste: Luc Garcia.

Relectures: Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien: Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif: Jacques-Alain Miller, président; Eve Miller-Rose; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI